

## INFLUENCE DE L'ORIENT

SUR

## L'ARCHITECTURE DU MOYEN AGE.

---

Pour tous ceux qui ont fixé leur attention sur les variations subies par les formes de l'architecture depuis l'ère chrétienne jusqu'à nos jours, qui ont suivi la marche de ses transformations en se rendant compte de ses éléments constitutifs, pour ceux-là, il n'y a pas d'hésitation possible, c'est l'architecture grecque telle qu'elle s'était modifiée ou altérée au commencement de notre ère, qui a produit toutes les architectures modernes. Sans doute cette marche n'a pas été régulière, elle a eu ses déviations, ses élans et ses retours, mais le point de départ est marqué, les stations sont indiquées, il n'est pas impossible d'en tracer l'itinéraire.

Le fait constaté, la voie suivie pas à pas et bien définie (1), il resterait cependant à déterminer un élément général dont on n'a pas tenu assez compte, une influence régnant sourdement dès le VIII<sup>e</sup> siècle, éclatant bruyamment au XI<sup>e</sup>, qui donne à l'architecture de l'Europe un caractère particulier, significatif, et forme son point de halte le plus important du XII<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle.

Ce caractère, il faut se hâter de le dire, ne réside pas dans le détail d'un arc brisé, il y est si peu que l'on conçoit facilement toute une architecture gothique sans une seule ogive, de même que les monuments purement byzantins du XII<sup>e</sup> siècle et de la renaissance au XVI<sup>e</sup> ne deviennent pas gothiques parce qu'ils adoptent ou parce qu'ils maintiennent l'ogive. L'arc en tiers point, accordons-lui cela, entre d'abord dans l'architecture comme un accident, ou comme un expédient, il s'y maintient comme une forme de construction solide à peu de frais ; puis se prêtant aux combinaisons les plus variées, la mode s'empare de ses effets pittoresques, et il reste pendant près

(1) Il serait inutile de démontrer longuement ce qui est admis par tous les bons esprits. D'ailleurs un mémoire de M. P. Mérimée est concluant sur ce point. On n'avait pas encore aussi bien observé, on n'a jamais mieux exposé. Voir dans l'annuaire publié par la Société de l'Histoire de France, en 1838, sous ce titre : *Essai sur l'architecture religieuse du moyen âge*, p. 282.

de trois siècles un détail, mais seulement un détail propre à l'architecture du moyen âge.

L'espace nous manque pour énumérer tous les monuments où l'ogive a paru avant le XI<sup>e</sup> siècle, soit comme forme de construction accidentelle, et pour ainsi dire forcée, soit comme forme systématiquement employée dans l'art, mais nous dirons que l'Orient, depuis le fond de l'Inde jusqu'en Sicile, en a donné les plus anciens, les plus nombreux modèles, et s'il y avait un *style ogival* il aurait son berceau dans ces contrées (1).

Si l'architecture gothique ne se résume pas dans l'emploi de l'arc brisé, on nous demandera sans doute où réside son caractère distinctif. Nous allons essayer de le déterminer et, si nous y parvenons, nous aurons beaucoup fait pour découvrir où elle a cherché son origine.

Quand les lignes horizontales, rompues de tous côtés par les lignes perpendiculaires, finissent par disparaître presque entièrement, quand les voûtes s'élèvent à perte de vue, quand les ordres ne conservent aucune proportion, s'étirent ou se ramassent au gré de l'occasion, quand dômes, tours et tourelles, clochetons et arcs boutants surgissent sur les toits et aspirent vers le ciel, alors l'architecture a cessé d'être antique, elle est devenue, j'allais dire orientale, mais je dirai gothique (2). A ces innovations si nous ajoutons une ornementation sans frein, qui ne connaît de limites, ni dans le choix des sujets, ni dans la combinaison des enroulements, ni dans l'emploi des matières précieuses, des couleurs et de l'or, nous aurons présenté les éléments de cette architecture pittoresque qui a eu pour règle le sentiment et, dès son origine, pour principe de décadence, le caprice.

Ces caractères ne s'appliquent-ils pas également à l'architecture

(1) Cette énumération a été plusieurs fois tentée, mais l'exemple le plus important a été omis. M. Lottin de Laval, courageux voyageur, nous l'a rapporté de l'Asie. Voir les ouvrages si nourris de faits de M. de Caumont, et un article dans le *Messenger de Gand*, année 1839. Le travail du critique doit consister dorénavant dans la révision et l'apurement de ces listes.

(2) Le mot *gothique*, si l'on s'attachait à son étymologie, exprimerait une absurdité, les Goths n'ayant eu aucune influence sur l'architecture que désigne ce terme, c'est-à-dire sur l'architecture dont on limite la durée entre le xii<sup>e</sup> et le xv<sup>e</sup> siècle. J'emploie cette expression dans une acception plus large en l'appliquant à l'architecture du moyen âge tout entier. En général, je ne me préoccupe pas ici des nuances et des détails, je cherche à oublier les distinctions de styles pour faire ressortir de leur confusion le caractère particulier qui, selon moi, les domine toutes.

Il y a des livres qui enseignent des règles infailibles pour déterminer l'âge des monuments, à quelques années près. Quand on les a lus, on se croit très-savant, mais si l'on persévère dans cette étude, on passe sa vie devant les monuments à oublier ces règles et à recueillir les exceptions.

des Grecs de Byzance, des Arabes, des Persans, des Seldjoucides et à l'architecture des peuples de l'Occident? Il suffirait d'un espace que nous n'avons pas, et de l'attention de nos lecteurs que nous n'osons mettre à cette épreuve, pour rapprocher victorieusement les membres constitutifs de tous ces styles et montrer leur analogie, au moins jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle. Je me contenterai d'attirer l'attention sur cette vue de l'église de Blanzac, (voir notre pl. 128) et sur ce croquis



de la porte de la chapelle du mont Saint-Michel (Haute-Loire) exemples choisis entre mille, qu'on rapprochera, à défaut de souvenirs, des planches de divers ouvrages publiés sur l'Orient. Au retour de l'Asie, après avoir visité ses anciennes mosquées, aucun voyageur n'hésitera en voyant ces dessins, il les croira exécutés à Konieh, à Damas ou au Caire. D'où vient cette erreur? La commettrait-il, s'il s'arrêtait à la disposition du plan, au choix des ornements, à l'usage des toits et à l'emploi des arcs boutants, toutes modifications imposées par des cir-

constances locales? non, sans doute; mais il s'abandonne à une première impression, à une sorte d'instinct, et, en effet, la ressemblance ne dépend pas de quelques nuances, la parenté subsiste en dépit de ces altérations, elle réside dans un ensemble d'effets cherchés et obtenus par les mêmes moyens, en Occident et en Orient; produisant en Europe et en Asie la même impression; ainsi dans la vie, tel visage nous en rappelle un autre, bien qu'avec des traits différents, un teint autrement coloré, des cheveux différemment nuancés.

Mais d'où vient cette parenté de notre architecture du moyen âge avec l'architecture de l'Orient? La filiation est facile à établir. Le style gothique comme un fleuve qui réunit plusieurs affluents a puisé à deux sources. L'architecture antique procédant d'Athènes et de Rome avait donné la basilique à la religion chrétienne. En même temps, parallèlement, plutôt que conjointement, l'architecture orientale ou byzantine déviant des principes suivis par sa mère devenue sa rivale, descendit doucement la pente de ses goûts de luxe et de lumière, et elle dota le catholicisme oriental d'édifices aux dômes hardis, aux voûtes élancées, à la physionomie aérienne. La première de ces influences resta dominante en Italie et partout où la civilisation antique s'était traduite par des monuments imposants. Dans ces contrées, son empire, elle ne permit au style gothique de gagner sur elle que de tardifs et passagers avantages. La seconde influence, partie de Byzance, s'exerça sans interruption dans les parties septentrionales de l'Europe. Les artistes grecs y promènèrent avec d'autant plus de facilité leur séduction, je dirai mieux, leur tyrannie, que l'art antique n'avait pas eu le temps de pousser de profondes racines, soit dans le sol, soit dans les écoles. Quant au mode d'importation de ce style étranger, il n'est pas besoin de le démontrer. Les communications, on le sait, étaient fréquentes entre l'Orient et l'Occident. Il suffit de lire les *Acta sanctorum* pour se convaincre que les relations n'ont jamais été plus faciles qu'à l'époque où l'on est disposé à nier leur existence. Le mahométanisme interrompit violemment ces rapports familiers, mais l'ardeur de la foi inventa les pèlerinages et, en désespoir de cause, les croisades, pour maintenir ses relations avec la Terre-Sainte. Chaque jour, des troupes immenses de pèlerins partaient pour visiter les saints lieux et revenaient pleins de souvenirs vivants qu'entretenait un enthousiasme religieux. Le plus grand nombre de ces pieux voyageurs appartenait aux ordres religieux, ou, s'ils paraient laïques, ils revenaient tonsurés, si bien qu'on peut dire qu'il n'y avait pas alors une abbaye, un couvent, une église qui ne comptât

parmi ses membres, et souvent en majorité, des voyageurs revenus de l'Orient. Ajoutons que l'art avait trouvé alors son refuge à l'abri de la croix : l'architecte, le sculpteur, le peintre, l'orfèvre appartenaient au clergé.

Quand au retour de Jérusalem, le prêtre pèlerin, monté en chaire, peignait aux fidèles ses transports de joie, compensation de tant de fatigues, à la vue des églises du saint Sépulcre, du Sinaï, de Damas ou de Constantinople, son récit n'était jamais assez détaillé, sa description manquait toujours de précision, on voulait un dessin parlant, il fallut plus tard une imitation en petit, et lorsque l'architecte croisé put s'engager à reproduire en grand le tombeau de Notre Seigneur et son Église, oh ! alors le tronc des offrandes ne désemplit pas, et l'on vit de tous côtés surgir ces pieux produits d'une fidèle imitation.

Les générations qui sollicitaient ces dévots pastiches, les hommes qui se sentirent assez habiles pour répondre à leurs vœux, avaient été précédés par d'autres générations, moins exigeantes, dont l'enthousiasme religieux s'était contenté d'un caractère oriental assez vague, imposé aux nouvelles églises, en imitation de celles que ces architectes pèlerins avaient admirées aux saints lieux.

Ainsi, l'importation du style oriental fut d'abord comme involontaire, il marquait dans la physionomie de l'ensemble et dans un caractère général qui tenait plus du souvenir que de l'étude. C'est à cette physionomie que je m'attache ; on ne me paraît pas lui avoir accordé une place proportionnée à l'influence qu'elle a eue sur le développement de l'architecture jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle. On s'est plus occupé de quelques pastiches de détail, importations plus modernes, encadrées dès lors dans une architecture en décadence, tels que les arcs en fer à cheval, les fenêtres à lobes multiples, les légendes en caractères fleuris, voire même en véritables caricatures des lettres arabes, les frises ornées d'animaux fatastiques et d'animaux domestiques de l'Orient, etc., etc. ; mais le style de l'architecture perd dès lors la physionomie que les derniers pèlerins, et les premiers croisés lui avaient imposée, il se développe dans un autre sens, il cède à son propre courant ; comme l'architecture orientale elle-même, il dévie.

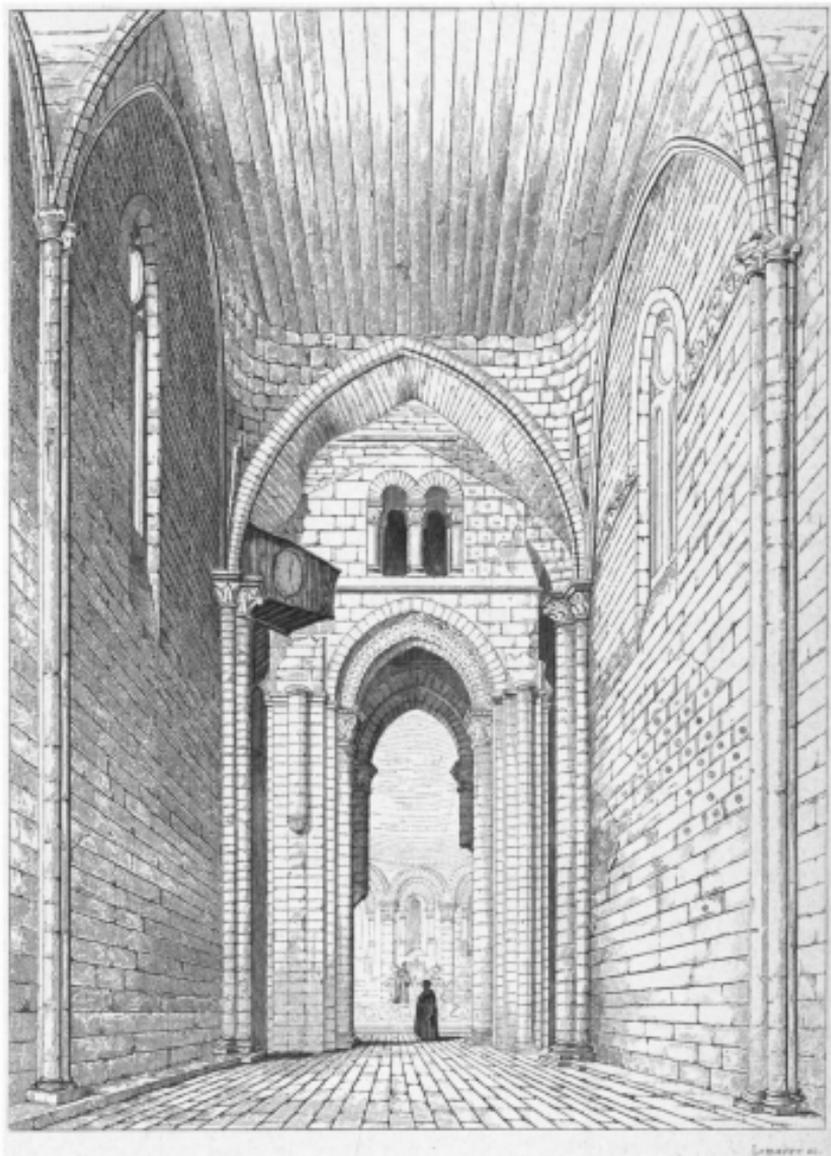
Si je me suis fait comprendre, et j'hésite à le croire, tant une opinion de ce genre demanderait de longs développements, on a dû voir que je dérive l'architecture byzantine de l'architecture antique modifiée par l'esprit oriental ; l'architecture arabe à son tour de l'architecture byzantine modifiée plus profondément encore par l'élément

oriental ravivé à sa source, enfin le style du moyen âge en Occident des deux architectures byzantine et arabe, en expliquant l'action de cette influence par le passage de nos pèlerins et de nos croisés, tant à Constantinople que dans les villes de l'Orient.

Cette infiltration du caractère oriental dans l'architecture du X<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle nous a tous frappés au retour de l'Asie, de l'Afrique et des pays qui, comme l'Espagne, ont subi la domination des Maures. Certaines églises qu'on rencontre en Europe pour la première fois semblent de vieilles connaissances, et nous transportent, sur les ailes de la mémoire, jusqu'au fond de l'Orient; par contre, une église gothique comme la façade du saint Sépulture ou comme les grands édifices de Tortose, de Chypre et de Rhodes, jetés au milieu de l'Orient par nos architectes des croisades, s'associent si bien aux constructions de style arabe, qu'il faut un effort de réflexion pour s'étonner de l'étrangeté de cette importation en Orient des arts de l'Occident.

Toutefois, là comme ici, ces impressions se sentent mieux qu'elles ne se définissent, leur domination nous saisit, nous enveloppe, mais elle s'évanouit aussitôt que l'esprit s'attache aux détails et recherche sévèrement les analogies. Il en est de même de certaines odeurs qu'on cherche vainement à reconnaître quand on en a laissé échapper la première sensation, ou de ces effets dont le ton particulier échappe à la mémoire, si on ne le fixe pas sur place. Semblable à ces souvenirs d'enfance dont l'écho endormi se réveille au bruit d'une mélodie longtemps oubliée, et devient vague, fugitif lorsqu'on cherche à le saisir, le caractère oriental de l'architecture du moyen âge est du ressort du sentiment; il échappe à la définition, et je me fie plus aux monuments et à cette vue de l'église de Blanzac pour rendre ma pensée qu'à tous mes efforts de démonstration.

LÉON DE LABORDE.



INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE DE BLANZAC.